

STEPHAN TSCHUDI-MADSEN:

De la théorie à son application

La même année où Arcisse de Caumont travaillait au troisième tome de son «Cours d'Antiquités Monumentales»; l'anglais August Welby Northmore Pugin publiait «The first Principles of Pointed Christian Architecture». En France Prosper Mérimée était déjà fortement engagé dans les problèmes de restauration à Notre-Dame et l'enthousiasme romantique pour l'art médiéval gagnait de plus en plus d'adeptes.

Je veux parler de l'année 1836 C'est également l'année où un jeune peintre norvégien dénommé Johan Christian Clausen Dahl – alors professeur à l'Académie de Dresde – avait fait la découverte de l'architecture en bois de son pays natal. Il publie cette même année une étude en allemand dont le titre se traduit à peu près ainsi: «Monuments d'un art de bâtir très évolué aux premiers siècles de notre ère dans les régions intérieures de la Norvège». Dahl veut parler des «stavkirker», ces églises aux formes exotiques dont il restait encore quelques centaines à l'époque où Dahl commence à s'y intéresser. Il a l'honneur d'avoir été le premier à être conscient de leur originalité et il se battra passionnément toute sa vie pour les sauver.

C'est également lui qui est le fondateur de l'Association pour la Sauvegarde des Monuments de Norvège en 1844, de dix ans plus jeune que sa soeur aînée «La Société Française d'Archéologie» et vingt ans après la Société des Antiquaires de Normandie.

En Norvège ce sont les artistes – surtout les peintres – qui seront les premiers atteints par la vague du romantisme médiéval. Leur oeuvre inspire le respect. Ils se mettent à voyager à travers toute la Norvège, dressent des inventaires, relèvent des plans et des coupes et font des collectes. Malgré tous leurs efforts ils ne peuvent empêcher la démolition en masse de ces églises tout au long du siècle. Ce ne sera qu'à partir de 1897 où la loi sur les bâtiments du Culte sera votée, que cette hécatombe s'arrêtera. Il nous reste aujourd'hui à peine trente et une églises médiévales en bois.

Petit à petit les architectes viendront rejoindre ce petit groupe de pionniers, et les restaurations seront mises en route dans tout le pays. L'influence de Viollet le Duc est grande chez nous aussi, jusqu'au moment où la réaction se fait sentir comme en Angleterre ou en France. Le chef d'oeuvre de cette période – restauration parlant – est la cathédrale de Trondheim dont les travaux sont mis en route en 1867.

Nous n'avions toujours aucun organisme officiel. L'Association privée fondée par le peintre Dahl servait d'organe de consultation – sans autorité et sans crédits – jusqu'en 1912. C'est alors que notre institution sera créée par l'Etat. A ses débuts elle était consti-



*Le quai avant l'incendie
The Wharf before the fire*

tuée par un seul et unique antiquaire muni d'une bicyclette d'inspection. Fort heureusement le personnel augmentera vite, et malgré son titre désuet «Riksantikvarembetet» ce qui textuellement veut dire «Charge d'Antiquaire du Royaume», notre institution calquée sur le modèle français est devenue un organisme utile et effectif. Nous recrutons parmi les historiens de l'art et les architectes. Cette combinaison de deux disciplines qui se complètent nous semble bien près de l'idéal. Dans le travail journalier, les échanges de vue sont fructueux: en effet peu d'architectes ont l'habitude de compiler les archives et les textes, encore moins d'historiens ont la plus élémentaire idée des problèmes techniques. Nous avons donc constamment besoin les uns des autres. A l'inverse de l'Angleterre et de l'Italie, notre système très centralisé est proche du système français. Nous pouvons naturellement déléguer certains pouvoirs à des instances régionales – un grand remaniement est du reste en cours – mais en principe jusque'à présent tout passe par Oslo. Cela de grands avantages mais il ne faut pas oublier que la bureaucratie nous quette.

Après cette rapide mise en place de l'histoire du Service des Monuments Historiques, il est peut être plus intéressant d'essayer de définir les principes qui dirigent nos travaux. Il est évident que notre ligne de conduite varie d'un monument à l'autre, on a même à un certain moment prétendu que le principe de toute restauration était de ne pas en avoir a priori, afin de laisser à chaque monument sa couleur locale et son originalité. Je crois

cependant qu'il est bon de ne pas oublier certains axiomes et je citerais volontiers Didron quand il préconise en 1839 «En fait de monuments anciens il vaut mieux consolider que réparer, mieux restaurer que refaire, mieux refaire qu'embellir; en aucun cas il ne faut ajouter, surtout rien retrancher». Le danger est que si je pars sur ce sujet, je risque de tomber dans les généralités et dans les formules toutes faites, mais je vais cependant essayer de faire le point et de résumer la situation telle que nous la voyons.

D'abord, premier axiome: seul le monument doit décider et diriger les travaux. C'est à dire qu'il faut avant tout procéder à une analyse approfondie du bâtiment avant de décider de son sort. En d'autres termes toute paraphrase, invention ou rajout est à rejeter.

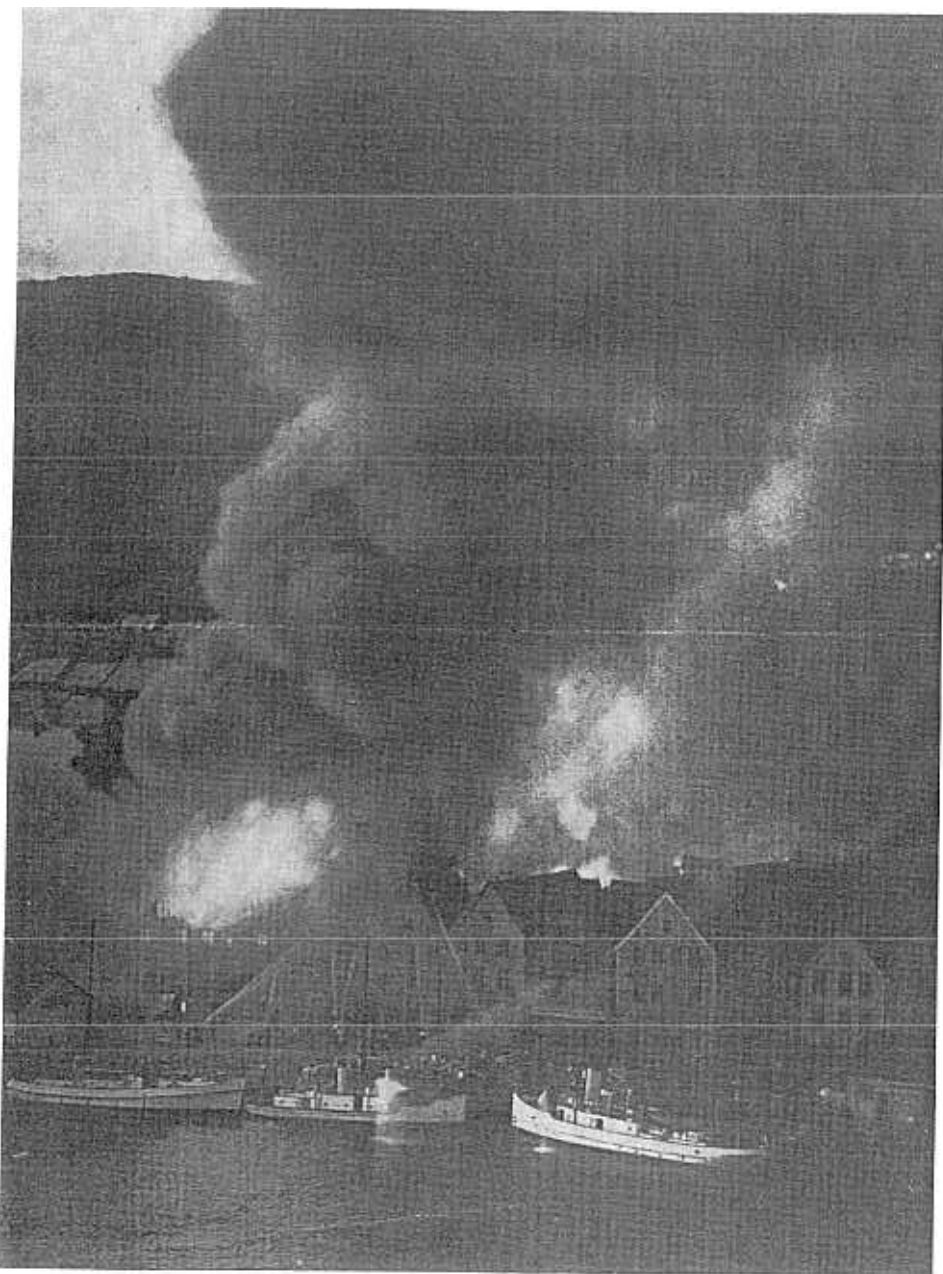
En plus des principes fondamentaux remarquablement énoncés par Lassus et Viollet le Duc dans leur préface au projet de restauration de Notre Dame, je voudrais citer Ruskin, car nous avons souvent besoin d'être rappelés à l'ordre: «The monuments are not ours. They belong partly to thoust who built them and partly to all the generations of mankind who are to follow us. We have no right whatever to touch them.»

Incontestablement, la modestie et l'humanité qui dirige la philosophie de Ruskin peut nous servir d'inspiration aujourd'hui. Nous ne représentons qu'un chaînon d'une longue chaîne. Nous sommes garants d'un héritage et nous avons le devoir de l'entamer le moins possible et de le passer à nos successeurs dans le meilleur état possible. Le monument est un document et il faut le traiter comme tel. Ceci sera notre deuxième axiome.

Le troisième axiome qui dérive du précédent en théorie, mais a également un côté pratique dont nous avons fait l'expérience, peut se résumer ainsi: «Dans le doute' abstiens toi» Ce qui revient à dire qu'il vaut mieux se borner à conserver et éviter toute restauration dont on n'est pas sûr. De cette manière on gagne du temps, et, comme chacun le sait, plus un monument vieillit, plus il inspire le respect et plus il a des chances de survie. Cette attitude de précaution peut parfois sembler exagérée, mais elle est sans doute dictée par une réaction envers certains excès de nos prédécesseurs. Certains prétendront que cela conduit à une apathie conservatrice, notre rôle se bornant à entretenir les monuments. Pour ma part, je ne la pense pas. Je pense qu'il est permis de restaurer à la condition absolue de suivre le premier axiome. De ce fait la documentation est un des points les plus importants d'une restauration. Toute intervention doit être largement documentée par des rapports, des photos et des relevés. Ensuite, tout rajout ou complément doit être marqué in situ. Un rajout dans une paroi en bois peut être discrètement marquée sans pour cela enlaidir le bâtiment. Ainsi le travail de restauration est clair pour les générations à venir.

J'irais même plus loin, au quatrième axiome: chaque partie rajoutée ou transformée doit pouvoir être enlevée sans pour cela ébranler la structure du monument, si tel est le souhait de nos successeurs. Ce principe de réversibilité devrait pouvoir s'appliquer aux oeuvres d'art comme aux monuments.

Le principe d'unité de style était accepté en Angleterre comme en France et n'a été définitivement rejeté qu'en 1934 au Congrès d'Athènes. Mais le principe d'équivalence avait déjà fait son apparition au tournant de siècle: c'est à dire que chaque période de la vie du monument a droit aux mê soins et à la même piété. Comme nous le savons



*L'incendie en 1955: 6 maisons sont réduites en cendres
The fire in 1955: 6 houses are completely destructed*

tous, tout va bien tant qu'il s'agit des périodes antérieures au dix-neuvième siècle. Le combat sur ce point est loin d'être gagné car il nous faut déjà nous battre pour sauver les années vingt, et ce seront toujours les périodes les plus proches qui seront les moins comprises et les plus exposées.

J'en arrive au cinquième axiome, qui naissant d'une nécessité sociale a finit par devenir un allié: il ne faut pas oublier qu'un monument appartient à la société et qu'il n'est pas conservé à seule fin de satisfaire à la curiosité scientifique d'un groupe restreint de spécialistes. En d'autres termes la popularisation – toute réserve prise – ne doit pas nous faire peur. Un monument qui ne sert à rien risque de devenir un monument mort. Il peut être nécessaire de faire certaines concessions pour redonner vie à un édifice, pour l'empêcher de se figer et surtout pour le rendre accessible au public sans pour autant tomber dans la démagogie. Car je crois finalement que Viollet le Duc a raison quand il dit «Que le meilleur moyen pour conserver un édifice c'est de lui trouver une destination».

Cette dernière citation de Viollet le Duc, et les principes énoncés plus haut, ont gardé toute leur actualité à l'endroit où nous sommes aujourd'hui. Après la théorie, essayons de passer à la pratique et d'examiner comment nous avons résolu les problèmes à Bryggen. C'est en fait le résultat qui est le plus important, et dont nous portons la responsabilité.

Le quai a été ravagé par un incendie un jour d'été en 1955. A trente kilomètres de là j'ai vu la fumée s'élever et j'ai imaginé le pire. Heureusement, si l'on peut dire, seulement un tiers des bâtiments ont été réduits en cendre.

Avant même que les fouilles archéologiques du terrain ne soient terminées, un projet d'hôtel avait été lancé. Comme chacun le sait, par mesure de sécurité aucun hôtel ne peut de nos jours être construit en bois. Ce fut donc un long processus, partant du gratte-ciel pour en arriver au béton couvert de bois. Quantité de projets, de caractère et de qualité divers ont été soumis à notre Service entre 1972 et 1974. Puis le projet fut renvoyé aux calendes pour des raisons économiques. En 1978 il repartit de plus belle.

La Fondation Bryggen avait auparavant pris l'initiative de demander au même architecte de soumettre un plan de reconstruction qui bien entendu n'avait eu aucun succès auprès du propriétaire.

Entre temps, l'opinion publique avait évolué. L'année du Patrimoine Européen en 1975 y était pour beaucoup. Construire en quartiers anciens demandait une politique de plus en plus restrictive mieux comprise du public. Il était donc de notre devoir d'en tirer profit et de reprendre le combat sur de nouvelles positions. Nous exigeons la reconstruction des bâtiments de façade sur le port. Cette exigence ne fut pas acceptée et on en arriva à une situation dramatique: le choix entre s'opposer totalement à la construction d'un hôtel ou envisager un compromis.

C'est alors que l'architecte présenta un projet qui combinait la restitution des façades avec la réalisation d'un hôtel répondant aux exigences modernes. Cette solution nous sembla acceptable, car elle rétablissait le profil caractéristique du quai, en tenant compte des volumes, des formes et du matériau. Quelque temps après le journal local considéra ce projet «est un cadeau à ville de Bergen...»

Après l'euphorie de la conciliation, certains exigèrent même une reconstruction totale



Les façades reconstituées en 1982
The front rebuilt in 1982

du quai tel qu'il avait été avant l'incendie. Ce qui prouve bien que le temps est un facteur important dans la période intermédiaire entre la ruine d'un monument et sa reconstruction. Le temps déplace les limites du possible. En 1978 ces limites allaient jusqu' aux façades: elles sont aujourd'hui dépassées.

Summary: From theory to practice

In the same year as Arcisse de Caumont finished his third volume of «Cours d'Antiquités Monumentales», A. W. N. Pugin published «The first Principles of Pointed Christian Architecture». In this very year, 1836, the Norwegian painter I. C. Dahl published his book on the Norwegian Stave Churches thus putting these wooden medieval buildings in the center of preservation work and research. A few years later, in 1844, the «Society of Preservation of Norwegian Ancient Monuments» was founded by the same painter.

This society carried out the preservation work in Norway, functioning as a consultant to the Government up to 1912, when the Central Office of Historic Monuments was founded – Riksantikvaren. To day this office still functions as consultant to the Government being an independent institution in the Ministry of Environment.

Generalization being a danger, it could, however, be of interest to draw a few principles in our restoration work.

1. The restoration of a monument should be carried out on its own premises only. This means, amongst other things, a profound analysis of the building.
 2. The monument is a document and should in principle not be touched as it does not belong to us, but to mankind.
 3. In doubt do nothing, which means conservation and preservation in stead of restoration.
 4. The principle of reversibility must always be followed.
 5. A monument belongs to society and not only to a few specialists. Information and popularisation about the heritage is therefore vital and the responsibility of the few.
- How is it possible to apply these principles in the daily work? Even if it is not always possible, we must have the guidelines before us. When a third of the Wharf burned down in 1955 excavations were carried out. Soon afterwards a project for an hotel was launched, and naturally in fire-proof material – not in wood. Through the years this project developed from a skyscraper to a more horizontal concrete construction. Our wish to reconstruct the frontline of the facade of the Wharf was uncompromisingly met by a «No» from the owner and constructor. Finally the problem was reduced to: either a building in concrete with no reconstruction – or no building at all. As the Office of Historic monuments did not yield – and a Hotel was needed – the frontline was rebuilt in concrete and reconstructed in detail with wooden weather boarding in the traditional way. That is where the borderline of reconstruction integration and safety went in 1978.